Document généré le 1 juin 2025 03:20

Ciné-Bulles

Dans les limites infinies du ciel
Commentaire critique
Le Météore de François Delisle, Québec, 2013, 85 min

Nicolas Gendron

Volume 31, numéro 2, printemps 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/68904ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2013). Compte rendu de [Dans les limites infinies du ciel : commentaire critique / *Le Météore* de François Delisle, Québec, 2013, 85 min]. *Ciné-Bulles*, *31*(2), 12–13.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Dans les limites infinies du ciel

Photos : Films 53/12

NICOLAS GENDRON

Dans le tumulte d'une chute qui crée un brouillard vaporeux, la voix d'un homme s'interroge sur la futilité des choses auxquelles on s'accroche. Ainsi démarre **Le Météore**, sur une lancée métaphorique qui n'en finira plus de coupler les sens et de les emmêler, triturant les codes narratifs traditionnels pour accoucher d'un véritable objet de cinéma, tissé exclusivement de voix *off* et d'images aussi évocatrices que parcellaires. Au cœur de l'affaire, un homme, Pierre, purge une peine d'emprisonnement d'une quinzaine d'années. Pendant ce temps, au-dehors, sa mère et son ex-conjointe, Suzanne, purgent la leur dans une liberté toute relative, la culpabilité les menant à la solitude, et vice versa. En parallèle, un gardien de prison et le jeune compagnon de cellule de Pierre réfléchiront aussi à voix haute. Cinq voix comme autant de visions des prisons que l'on s'érige.

Il n'y a pas à dire, François Delisle est un électron libre. Et sa filmographie en témoigne éloquemment : dénuée de complexes, abordant des thèmes rugueux non sans dévoiler leurs zones d'ombre et de lumière, elle piaffe d'impatience par rapport à la vie et à ses combats que l'on croit — trop souvent à tort — perdus d'avance. Tour à tour et parfois simultanément auteur, réalisateur, caméraman, compositeur et producteur de ses quatre premiers longs métrages, Delisle affiche une réelle liberté créatrice, qui révèle d'autant plus les contours de ses héroïnes qu'elles sont toutes elles-mêmes en quête de liberté, en proie à une crise existentielle. La **Ruth** (1994) de son premier film, jeune fille entêtée quittant la campagne pour la ville, avait « des choses à dire au monde entier » sans les mots pour y parvenir. Dans **Le Bonheur c'est une chanson triste** (2004), une publiciste désabusée entrait dans la bulle des passants pour les confronter à leur définition du bonheur. **Toi** (2007) se collait au plus près des tourments d'une femme déchirée par ses amours mortes et ressuscitées, tandis que **2 Fois une femme** (2010) offrait à une victime de violence conjugale une porte de sortie inespérée.

Si la Anne-Marie du **Bonheur…** était de l'aveu même de Delisle une sorte d'*alter ego* féminin, voilà qu'il dissèque pour la première fois les pensées d'un protagoniste masculin, si l'on exclut ses courts et surtout son moyen métrage **Beebe-Plain** (1991). Et c'est son propre visage qu'il donne à Pierre, défiant la caméra de son regard pénétrant. Acteur discret de ses courts métrages puis présence masculine du **Deux Actrices** de Micheline Lanctôt, aux côtés de Pascale Bussières et de sa fidèle monteuse, Pascale Paroissien, Delisle revient devant la caméra après 20 ans d'absence, sans mot dire, personnifiant l'enveloppe charnelle d'un Pierre hors les murs, errant dans la nature, donc remémoré ou à tout le moins fantasmé. Le cinéaste est aussi fort d'un talent mûri pour la direction d'acteurs.

Mais sa présence semblerait presque anecdotique si ce n'était de la force du symbole : les voix entendues ne sont pas celles des acteurs en présence, qui jamais ne dialogueront ni n'interagiront à l'écran. Ils n'apparaîtront pas, mais François Papineau est la voix de Pierre, Andrée Lachapelle, celle de la mère, et ainsi de suite. Il y a donc dédoublement,

décuplement, le monde intérieur de chaque personnage se heurtant à sa représentation extérieure. On apprivoise le jardin secret de chacun pendant que les possibles se multiplient à l'écran, les voix *off* étant rarement illustrées de manière littérale, empruntant à des images filmées sur près de deux ans, à l'état brut, d'un loup solitaire à une carrière abandonnée, jusqu'à la plate réalité d'un appartement vide, qui marque pourtant « le commencement du détachement » pour Suzanne. La musique organique, personnage récurrent dans l'œuvre de Delisle, renforce subtilement cette impression de rêve éveillé.

Par son titre magique évoquant autant la vitesse, la lumière que l'immensité du ciel, **Le Météore** s'impose en douceur tel un ovni dans notre paysage cinématographique, pas si enclin à regarder la trace laissée derrière, l'empreinte d'un film, quel qu'il soit. D'abord inspiré par un récit photographique en Polaroid mené de concert avec l'artiste Anouk Lessard, Delisle a ensuite cumulé les images de toutes sortes, sur des monologues intérieurs minutieux, s'attelant au montage lui-même — une autre première! —, dans un esprit d'ouverture : celle du sens, qui appartient plus que jamais au spectateur, qui ne peut se fier à aucune action physique sinon celle de la pensée. Les acteurs présents sont d'une humilité et d'une sobriété parfaites, tandis que les voix des acteurs invisibles se font neutres, presque éteintes, lasses de porter la vie comme un fardeau. Émerge alors une intériorité à fleur de peau, à cheval entre la nudité des mots et l'abstraction des images : une expérience sensorielle et polyphonique, unique en son genre.

Quand il s'éloigne des clichés entourant le milieu carcéral (le viol, la loi du plus fort, le fameux « loin des yeux, loin du cœur », et ce gardien qui semble vouloir nous distraire de l'essentiel), Delisle s'approche de cette intériorité avec une clarté remuante. Ainsi la mère avoue-t-elle pleurer à l'épicerie « devant les fraises de l'île d'Orléans, les préférées de Pierre »; Suzanne découvre, en regrettant l'enfant qu'elle n'a pas eu, la parenté entre l'amour et le sel; Pierre, lui, dîne devant le miroir de sa cellule, « pour pas manger seul ». Par un ultime sacrifice de sa mère, il obtiendra une permission spéciale de sortie, histoire d'admirer le ciel, « toujours beau, parce qu'il est toujours libre, sans limites, même gris ». Mais il n'aura pas eu, comme nous, la chance de voir passer ce **Météore** qui nous laisse sans voix, nous habite longtemps, chargé de ses mystères et de ses orages émouvants.

Québec / 2013 / 85 min

Réal., scén., image, mont. et prod. François Delisle **Mus.** Luc Beauséjour, The States Project et Suzie Leblanc **Int.** François Delisle, Jacqueline Courtemanche, Noémie Godin-Vigneau, Laurent Lucas, Dany Boudreault, et les voix de François Papineau, Andrée Lachapelle, Dominique Leduc, Stéphane Jacques et Pierre-Luc Lafontaine **Dist.** FunFilm